

Grand Prix de traduction SGDL–ministère de la Culture

Discours Mme Andrée Lück-Gaye, Lauréate du Grand Prix de traduction 2023

Mesdames, messieurs,

Je suis très honorée de recevoir ce prix de traduction et je remercie en la personne de Mme la ministre, Rima Abdul Malak, le ministère de la Culture et la Société des gens de lettres en la personne de son président, Christophe Hardy,

Un grand merci Evelyne Châtelain, présidente du jury : encore maintenant, je me demande comment ce jury a fait pour me trouver, traductrice inconnue d'une petite langue, peu représentée dans le paysage éditorial français.

Merci aux éditeurs qui m'ont fait confiance et aux personnes qui m'ont aidée en France, notamment en relisant mes traductions. Merci à vous tous d'être là aujourd'hui.

Je suis très heureuse d'obtenir ce prix, qui signifie peut-être que j'ai atteint l'objectif que je m'étais fixé il y a une trentaine d'années, à savoir faire connaître en France la littérature slovène. Même s'il reste encore fort à faire. J'ai lu dans une étude récente que les prix de traduction ne fonctionnent pas comme outil de promotion, je veux cependant croire que celui-ci donnera un peu plus de visibilité à la Slovénie où il existe de nombreux jeunes auteurs qui mériteraient d'être traduits.

J'ai commencé la traduction par hasard, à une époque où quand je disais que je traduisais du slovène, 3 fois sur 4 on me disait, quoi, du slovaque ? Ça s'est amélioré nettement à partir de 2004-2006 avec l'entrée de la Slovénie dans l'Europe d'abord puis dans la zone euro. Puis Pogačar et Roglič sont arrivés et je n'ai plus jamais besoin de répéter le nom de la langue que je traduis, malheureusement, c'est grâce au sport et non à la littérature.

J'ai donc commencé par hasard, encouragé par mon professeur de slovène, M. Vincenot, qui m'a proposé de traduire *Zapisnik* de Kavčič. Il m'a fait confiance malgré mon manque d'expérience et m'a promis de m'aider en cas de besoin. Cette traduction n'a finalement jamais été publiée, elle est encore dans un tiroir, ce qui est dommage car il s'agit d'un roman passionnant, bien écrit, sur un sujet inconnu des Français, les procès de Dachau en Yougoslavie où on a jugé des gens qui avaient survécu aux camps.

J'ai une pensée particulière pour M. Vincenot qui avait traduit *Alamut* et à qui je veux ici rendre justice. L'éditeur appréciait l'intrigue du roman mais pas la façon dont elle était écrite, qui est, c'est vrai, sans recherche de style. Alors, par des fioritures orientalistes, des coupures ou des rajouts portant sur le fond et déjetant le sens du roman, cet éditeur a modifié le texte et l'a dénaturé au point que les héritiers de l'auteur ont engagé une action en justice pour exiger une retraduction. Et c'est à moi que Phébus a demandé de cette retraduction qui est, j'en suis certaine, très proche de celle, initiale, de mon professeur. Heureusement, les temps ont bien changé, la condition des traducteurs s'est améliorée, grâce notamment à l'action des associations de traducteurs, notamment de l'ATLF, et pareille situation ne pourrait sans doute plus exister.

Mais avant qu'on me propose de retraduire *Alamut*, il s'est passé une longue période où j'ai traduit des textes courts, des nouvelles, du théâtre, des catalogues d'exposition, ainsi que plusieurs romans qui sont restés dans les tiroirs mais qui m'ont permis de progresser et qui m'ont fait connaître en tant que traductrice du slovène. (Je dois à cette occasion remercier Elza Jereb et Marjeta Novak Kajzer, toutes deux Slovènes, qui m'ont beaucoup aidée.)

Ensuite il y a eu la traduction de plusieurs textes de Boris Pahor, dont *Pèlerin parmi les ombres*, mais c'est à partir de la traduction de Drago Jančar que je me suis, pourrait-on dire, professionnalisée

L'intervention d'Éric Naulleau, alors éditeur, a été décisive, il a publié trois traductions de Drago Jančar qui ont attiré l'attention du public et de quelques journalistes. Un peu plus tard, Daniel Arsand a su repérer la qualité du roman *Cette nuit je l'ai vue* et a fait entrer Drago Jančar chez Phébus, maison qui, à l'exception d'un recueil, a maintenant publié ou racheté toutes les traductions de cet auteur.

Je veux saluer au passage le rôle joué par les « petits » éditeurs, pour les « petites langues » et, dans le cas du slovène, l'Esprit des péninsules et Passage du Nord-Ouest, qui ont malheureusement cessé leur activité, mais qui ont en leur temps permis d'attirer l'attention des critiques sur Drago Jančar qui est maintenant publié chez Phébus. Plus récemment, c'est grâce aux éditions de Bordeaux dirigées par Olivier Desmettre qu'a été publié un roman très particulier, *Le Vol de Bostjan* de Florjan Lipus

Que dire de mon travail de traductrice proprement dit ?

J'ai affaire à trois niveaux de difficultés que j'exposerai rapidement en partant du plus facile au plus compliqué : 1- la langue, le slovène, 2- l'environnement culturel, 3- l'édition

Le slovène est-il une langue facile ou difficile ? La question se pose-t-elle vraiment ? C'est compliqué, d'autant plus qu'il existe en Slovénie une grande différence entre la langue écrite et les langues parlées qui englobent une multitude de dialectes. Dans la littérature, donc dans la langue écrite, je rencontre les mêmes problèmes techniques que dans tout autre traduction, quelle que soit la langue, expressions idiomatiques, difficultés voire impossibilité à trouver un équivalent complet, ordre des mots, expressions figées, etc.

Il y a bien quelques questions spécifiques qui renvoient à la structure des deux langues et à leurs normes langagières : pour exprimer le passé, une seule forme verbale en slovène, si on considère que le plus que parfait a pratiquement disparu contre les multiples formes en français. Pour ce qui est de la norme langagière : le français, tel qu'on le publie en tout cas, déteste les adverbes et les répétitions, or le slovène, dans un souci de précision qui, pour les Français, confine souvent à la redondance fait une utilisation immodérée des adverbes. Et en slovène, on peut gaîment répéter, et répéter encore.

Dans *La Fuite extraordinaire de Joahannes Ott* de Drago Jančar, par exemple, j'ai rencontré plusieurs fois ce plus que parfait aujourd'hui disparu. Et aussi de nombreux

termes archaïques pour lesquels j'ai dû utiliser le premier dictionnaire slovène, le *Pleteršnik*, un dictionnaire slovène allemand. Et dans *Le Vol de Bostjan*, Florjan Lipus emploie de nombreux mots du dialecte de Carinthie, région autrichienne à forte minorité slovène. Si chercher des définitions dans un dictionnaire est assez long et fastidieux, ce n'est en aucun cas difficile, d'autant plus qu'en Slovénie tous les dictionnaires existants sur le marché intérieur sont mis en ligne gratuitement. Que les éditeurs de tous ces dictionnaires soient remerciés au passage !

En fait, les difficultés que j'ai rencontrées, que je rencontre toujours, tiennent à la méconnaissance de l'histoire de l'Europe centrale. Le lecteur français ne sait pratiquement rien de ces pays, sauf qu'ils ont été communistes - et donc à plaindre. Mais ce n'est pas, dans le cas de la Slovénie notamment, parce qu'il n'a pas bien suivi les cours d'histoire au lycée, c'est parce que cette histoire a été peu voire pas du tout étudiée et qu'il n'y a pratiquement pas d'études en français sur ce qui s'est passé en Slovénie.

Je pourrais dire que c'est en traduisant les romans de Drago Jančar, et presque en même temps ceux de Lojze Kovačič d'ailleurs, que je suis entrée dans l'espace de l'Europe centrale. Les romans de Boris Pahor que j'avais traduits auparavant se situaient en France ou en Italie et dans les camps de concentration, pays et lieux sur lesquels j'avais, comme nombre de Français, des informations et des connaissances. Alors qu'auparavant j'ai surtout eu affaire à quelques problèmes techniques dont j'ai déjà parlé, en traduisant les romans de Jančar, je vais me heurter des problèmes disons d'ordre culturel et, à chaque fois que j'aborde un nouvel angle, Maribor ville majoritairement allemande et la guerre civile en Yougoslavie, pendant la deuxième guerre mondiale, par exemple, je découvre qu'il n'y a pas grand-chose à lire, que la documentation en français n'est pas des plus fournies.

Les réalités sont différentes, il existe donc des mots différents. Comment trouver les équivalents de « *nemčur*, *nemškutar*, *verman* » tous termes péjoratifs pour qualifier les Allemands installés dans la région depuis des siècles qui se sont ralliés à Hitler. Dans n'importe quel roman qui paraît en France, traduit ou non, un auteur peut parler des *oustachis* ou des *tchetniks*. Il est entendu que les lecteurs savent de quoi il s'agit. Qu'en est-il des *domobran* ? Bien sûr il faudra une note. Pourtant la *domobran* a été un acteur important en Slovénie, pour aller vite, on peut dire que ça correspond à la milice en France. En effet, comme les chefs de la milice, les chefs de la *domobran* ont prêté serment à Hitler. Mais en France, on n'en avait jamais entendu parler avant les traductions de Drago Jančar. J'ajouterai entre parenthèses que cette méconnaissance n'est pas seulement dommageable pour la traduction et la littérature quand on sait qu'en Slovénie l'opposition entre partisans et *domobran*, bien sûr il s'agit maintenant de leurs descendants, cette opposition continue, presque 80 ans après la fin de la guerre, de structurer la vie politique slovène.

Quoi qu'il en soit, quand je cherche des informations, je trouve des articles en allemand, mais rien en français. La première fois que j'ai eu affaire à ces questions de jargon nazi, c'était lors de la traduction des *Immigrés* de Lojze Kovačič qui évoque déjà la classification raciale quand il passe avec sa famille devant la commission spéciale d'émigration qui va leur attribuer la « qualité » de *Reichdeutscher*. Il n'y a aucun document sur le train spécial qui a été le théâtre de cette commission si particulière. Dans *Et l'amour aussi*, le héros obtient une carte de circulation après un passage devant une commission d'évaluation raciale. Je trouve facilement sur internet

l'expression allemande correspondante, mais pas de traduction française consacrée, je fais appel aux traducteurs d'allemand les plus reconnus, en vain. Il n'y a pas d'expression en français pour cette classification car aucun historien n'a étudié cette question. Je n'ai relevé qu'un seul article en français (écrit par un historien slovène, Boris Mlakar) qui note le fait que les Slovènes ont été la seule population non juive à être soumise à une évaluation raciale.

Et enfin, la troisième difficulté qui, pour une traductrice de slovène, fait partie du job : trouver des éditeurs.

La Slovénie a en effet une particularité : les maisons d'éditions slovènes, les institutions chargées de la culture ne font rien dans ce domaine. C'est-à-dire qu'elles n'entreprennent aucune démarche en direction des éditeurs -français en tout cas. Sur la cinquantaine de traductions de romans publiés depuis 1926, deux l'ont été à l'initiative d'un éditeur slovène. Des textes ont été traduits à la demande de l'Association des traducteurs ou du Pen club slovène, les traducteurs ont été payés, certains de ces textes eux ont été publiés grâce à l'action de traducteurs ou de personnalités comme en son temps Mira Mihelič (présidente du Pen slovène et vice-présidente du Pen international), Evgen Bavčar maintenant, d'autres sont toujours dans les tiroirs.

Et comme la traduction du slovène vers le français n'est pas non plus dans le cahier des charges de l'Institut français de Ljubljana, les traducteurs doivent s'occuper de trouver un éditeur. Et ça c'est vraiment le plus compliqué.

Je dois cependant ajouter, à l'intention des éditeurs, que la Slovénie est plutôt généreuse en matière de subventions, d'aide à la traduction, à la publication, etc. Simplement, elle ne s'occupe pas des éditeurs.

Le résultat de cette situation, c'est que la littérature slovène est toujours largement méconnue en France et que des classiques comme Ivan Cankar mais aussi beaucoup d'auteurs contemporains talentueux ne sont pas publiés en France. Je sais que des traductions de Cankar, de Zupan, de Kranjec, Kavčič, Vojnović, (noms qui vous sont certainement inconnus) dorment dans des tiroirs, pas seulement dans les miens, faute d'éditeurs.

En conclusion, est-il utile de dire que j'adore traduire, que c'est une activité extraordinaire, riche, etc ? Non bien sûr. Je voudrais cependant dire que dans certains cas, l'expérience est particulièrement douloureuse, comme quand il s'agit par exemple de traduire certaines scènes décrites par de Boris Pahor dans *Pèlerin parmi les ombres* ou le dernier chapitre de *Cette nuit, je l'ai vue*. Quand on lit, on peut passer un peu vite sur ce qui dérange, sur ce qui fait mal, sur ce qui est trop cruel, quand on traduit, on doit s'arrêter sur chaque mot, souvent même y revenir...

Je dirai encore ma satisfaction d'avoir trouvé deux jeunes traducteurs pour assurer la relève. Stéphane Baldeck qui en est à la traduction de son deuxième roman d'une jeune autrice slovène Agata Tomažič et Feriel Kraševac, qui a traduit deux textes dans Nouvelles de Slovénie qui va bientôt paraître aux éditions Magellan.

Et j'annoncerai la sortie en janvier du dernier roman de Drago Jančar chez Phébus, *Au Commencement du monde*, et je dirai enfin le projet immédiat qui me tient à cœur : traduire un roman consacré aux Alexandrines, ces femmes slovènes de la côte qui, pendant près d'un siècle, mais surtout pendant la période de l'Italie fasciste, sont allées travailler en Égypte dans la société cosmopolite d'Alexandrie en particulier. Il s'agit d'un roman sur une émigration féminine unique au monde.

Je vous remercie.